

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . . Rédacteur en chef
GNAFRON Caissier.
MADEON. . . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouilleur et gouilleur; épatant ébétant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
AUX FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU . . . Rédacteur.
GLAQUE-POSSE . . . id.
JÉROME id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront ~~renvoyés~~ à un feu d'artifice spirituel.

AVIS AUX LECTEURS

Une lutte titanessque s'étant engagée entre l'Ombre de Guignol, le Vichnou de notre petite feuille, et l'enveloppe académique qu'il a été obligé de subir comme vêtement de sa deuxième incarnation, il nous a été impossible d'insérer dans nos colonnes sa

Dix-Huitième aux Gones de Lyon.

L'esprit et la matière se sont livrés de si rudes combats que nous avons eu l'amère douleur de voir échouer nos efforts de conciliation, et notre bienveillante intervention ne nous a rapporté que de vigoureux horions, qui nous ont rappelé une fois de plus le proverbe : *Entre l'arbre et l'écorce, il ne faut pas mettre le doigt.*

Donc, en présence de l'acharnement des deux éléments qui doivent constituer l'être nouveau, nous nous résignons au rôle passif de spectateurs neutres de cette violente passe d'armes à laquelle se livre cet étrange dualisme.

Mais ce que nous savons, et ce dont nous sommes heureux d'informer nos lecteurs, c'est qu'un aréopage de juges impartiaux siège nuit et jour dans l'arène, qu'il recueille avec soin tous les faits, tous les incidents, toutes les péripéties de cette lutte gigantesque; qu'il en dressera procès-verbal authentique, et que nous publierons, dans notre 26^e numéro, le compte-rendu rigoureusement exact de ce duel mémorable, dans lequel sont en cause la sublime langue de l'Université et le vieux dialecte lyonnais.

A dimanche donc la solution de cette question capitale.

LA RÉDACTION.

GUIGNOL EN COLÈRE

REVUE SATIRIQUE

Guignol et Gnafron se promènent dans le parc de la Tête-d'Or.

Le jour baisse; un vent frais et léger donne aux feuilles bronzées par le soleil un frisson métallique, lequel ne manque pas d'une certaine harmonie rêveuse capable d'inspirer un moderne Millevoye.

Guignol s'assied au pied d'un grand peuplier; Gnafron imite sa pose et allume sa pipe pendant que le Chef des

triqueurs, après avoir poussé des soupirs de soufflet de forge, met la tête dans ses mains. Il semble méditer une élégie qui crachera le sang, mais sera semée de belles perles qui scintilleront sur de fraîches fleurs de rhétorique.

GUIGNOL rêveur.

Rendez-moi, quand je vais à travers les prairies,
Mon amour d'autrefois et mes heures fleuries.

(Après une pause et plusieurs soupirs.)

Lorsque tu partiras bien loin, plus loin encor,
Par delà ces chemins semés d'étoiles d'or,
Alors que tu fuiras à tout jamais la terre,
Ton œil verra le fond de l'éternel mystère;
Pauvre âme! en emportant ton amour et tes chants,
Tu laisseras tomber des pleurs sur les méchants!

GNAFRON qui l'a regardé, mais goguenard et haussant
les épaules.

Tu rêvasses, Chignol, mon vieux, tu te relâches.

GUIGNOL se réveillant en sursaut.

Non, je songe aux crétins qui sont doublés de lâches!
Thersites fanfarons, sans vergogne et sans cœur,
Qui rampent comme l'ombre attachée au vainqueur.
Le vainqueur est debout; eux, courbés vers la terre,
Se supposent devant quand ils sont par derrière,
Cerveaux lubrifiés par le jus vert-de-gris,
Ils prennent une plume étant à moitié gris,
Leur front alcoolé, dans son effervescence,
Accouche bêtement d'une reminiscence.
Comme ils n'ont pas de fond, et ne s'en doutent pas,
Des hommes de talent ils emboitent le pas.
Ainsi que l'échâssier que l'on appelle grue,
Ils ramassent les mots qui tombent dans la rue,
Et de ces détritres ressassés et flétris,
Ils font leur nourriture et se croient beaux esprits.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

CAMÉES LYONNAIS

Pommadin.

Je prie instamment messieurs les garçons coiffeurs de ne pas prendre ce titre pour une personnalité désagréable, et je compatis vivement au dépit qu'ils doivent éprouver en se voyant comparés au sieur Pommadin.

C'est la voix publique qui l'a qualifié de ce surnom enchanteur, et ma foi je dirai avec M. de Girardin au deuxième acte des *Deux Sœurs*: *Vox populi, vox Dei.*

Pommadin est marié et il faut plaindre sa femme; il est père de famille, et il faut plaindre ses enfants, et surtout souhaitons à ces pauvres innocents de ne pas suivre les exemples de papa et de ne pas lui ressembler.

Il paraît en effet étonnant à tout Français majeur et légitime de voir un mari, jouissant d'une femme charmante, distinguée, jolie, de voir, dis-je, ce mari courir depuis le matin jusqu'au soir après des gourgandines de bas étage auxquelles il va, proposant son cœur et ses pièces de vingt francs.

Le chapeau sur l'oreille, cambré dans sa redingote

comme les hussards des lithographies de 1830 l'étaient dans leurs costumes, il se tortille dans nos rues et sur nos places avec les ondulations sinieuses d'une couleuvre dont on aurait coupé la queue.

Doué d'une certaine éducation, il n'ose pas faire brutalement ses propositions comme tel ou tel que vous connaissez bien; mais il pose pour le monsieur qui suit les dames, et il s'attache à leurs crinolines avec la tenacité d'une sangsue depuis longtemps à jeun.

Tant pis pour celle que son cœur a choisi, Pommadin se cramponne à sa suite et ne la lâche plus; fit-elle dix kilomètres, il les fera, et il la suivra dans toutes les stations qu'il plaira à la promeneuse de faire devant les magasins ou partout ailleurs.

Chose curieuse, ce velocipède de l'amour, qui est cependant l'un des ornements de l'aristocratie lyonnaise, a un faible prononcé pour les amours plus que faciles, et, placé entre deux femmes à suivre, si l'une des deux est comme il faut et que l'autre n'en ait pas même l'air, il n'hésitera pas un seul instant pour choisir la seconde.

Aussi le voit-on dans les quartiers perdus, persécutant les petites ouvrières, et, maintes fois, les bonnes gens qui ne connaissent pas sa passion favorite se sont étonnés de le rencontrer dans des lieux où ils ne s'attendaient en aucune façon à rencontrer Pommadin.

Si dans un magasin notre argus cupidonnesque aperçoit une jolie femme, il s'arrange pour passer vingt fois par jour devant l'endroit où se trouve l'objet de sa flamme vaillante, il fera des factions interminables par

tous les temps; il se campera sans façon devant les vitres, feignant de considérer les marchandises mises en montre et lançant à la beauté qu'il désire des regards chargés d'une électricité qu'il cherche à rendre communicative.

Malheureusement pour Pommadin, ses œillades assassines n'obtiennent pas même un succès d'estime, et sa présence est le sujet d'un esbaudissement de premier ordre pour celles qu'il persécute.

Mais rien ne décourage Pommadin. Comme feu Guzman, il ne connaît point d'obstacles; et, battu d'un côté, il se retourne d'un autre, cherche de nouvelles conquêtes, descendant petit à petit tous les échelons des femmes à suivre, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à en trouver une qui veuille bien écouter sa mélodie plaintive et ses langoureuses déclarations.

Il va sans dire que Pommadin est pétri de confiance en lui-même. Ce qui l'étonne le plus, c'est de penser qu'on peut lui résister, et cependant, à ce compte-là, il doit supposer que quatre-vingt-dix-neuf femmes sur cent sont bardées d'une vertu farouche.

Ouvre donc les yeux, godiche que tu es, pose un peu moins pour le commis-voyageur en séduction, rentre chez toi, dissimule ta fatuité impertinente, et surtout estime-toi bien heureux que Guignol, dans sa mansuétude habituelle, n'ait fait que t'effleurer du bout de sa tavelle vengeresse, quand il aurait pu t'assommer du premier coup en racontant quelques-unes de tes aventures galantes.

Puis ils vont feuilletant les journaux, les brochures,
Avec ces yeux qu'on voit en tréma sur des hures,
Prennent l'esprit d'autrui, s'en disent créateurs.
Bref, on déchire enfin ces masques imposteurs...
Que trouve-t-on au dessous ? des méchants ridicules,
Des crapaux vénimeux hérissant leurs pustules !

Informes par l'esprit, le cœur ratatiné,
Bouffis d'orgueil, cela se croit prédestiné.
Lorsque sur leur chemin se trouve un homme honnête,
Un de ceux-là qui vont en levant haut la tête,
Ils l'abordent la lèvre ouverte aux mots en fleur,
Frappent discrètement à la porte du cœur
Qui, pour les affligés s'entr'ouvre charitable :
Ils trouvent à la fois des conseils et la table,
Une main fraternelle et des deniers au bout ;
Mais dans ces bas esprits l'ingratitude bout,
Fait fermenter le fiel, et lorsque l'heure sonne
De montrer au grand jour sa petite personne,
On se taille une plume et l'on se croit auteur
En imitant Jacquot le calomniateur !

On casserait sa trique à marteler ces crânes !
Le fer rouge doit seul marquer au front ces ânes,
Anes doublés de chiens, aboyant et brayant,
Qui flairent l'impudeur et vont s'y fourvoyant...
Laissez les pénétrer au sein de vos familles,
Vite ils convoiteront vos femmes et vos filles ;
Le déshonneur, la honte avec eux entreront,
Et, le crime accompli, les lâches s'enfuiront...
C'est de gaieté de cœur, — oh ! race sans pareille, —
Qu'ils viennent déflorer la vierge qui sommeille ;
L'enfant au cœur naïf qui s'endort en priant
Et garde un reflet d'ange à son front suppliant,
Dont la prière chaste, indiscible, modeste,
Fait éclore, en rêvant, tout un jardin céleste...
Ces bâtards de Priape, en leur sale fureur,
Viennent en limaçons baver sur cette fleur !...
C'est le rire à la lèvre et l'ordure à la bouche
Qu'ils se disposeront à souiller votre couche ;
Et quand ils auront fait cet outrage à l'amour,
Leur impudence ira l'afficher au grand jour !...
Ils savent, ces larrons, ces vils champions du vice,
Que vous n'oserez pas les traîner en justice...
Qu'un frère, qu'un époux veuille dans sa fureur
Dans le sang du coquin laver son déshonneur,
Le lâche tremble, il fuit, ou louvoie, ou s'efface
Et refuse en disant... que sa vue est trop basse...
Quel moyen reste-t-il à cet homme outragé
Pour satisfaire enfin son honneur invengé ?...
Souffleter, conspuer en public le coupable...
Le couard se redresse et devient intraitable ;
De courage il éprouve un furieux accès :...
Il dépose une plainte et lui fait un procès.

C'est à la fois cruel, inepte, avide, infâme !
Ça tremble devant l'homme et ça frappe la femme !
C'est visqueux, c'est vantard, c'est rampant, tortueux,
Ça suinte le vice et se dit vertueux !
Ces myrmidons qui font sur vous jaillir la boue,
Vous gardent très-souvent un soufflet sur la joue,
Non pas à la façon du Grand auréolé,
Non, c'est que de frayeur leur plexus a tremblé.

Pauvres inconscients ! pauvres âmes troublées !
Vous croyez vous créer de ces routes sablées
Pleines de rayons d'or où l'on marque son pas
En étant les valets du mal ? Ah ! que non pas !
Dans votre égarement, dans votre vaine lutte,
Vous tomberez meurtris, roulant de chute en chute,
Jusqu'au fond de l'abîme où grouillent les méchants,
Où vous serez payés de vos mauvais penchants.
Aveugles ! ouvrez donc un peu votre paupière ;
Dardez votre regard vers la haute lumière ;
Elevéz votre cœur sur l'aile de l'amour !
« La haine c'est la nuit, et la bonté le jour, »
A dit je ne sais plus quel poète moderne
Qui, comme Diogène, allume sa lanterne.

GNAPRON.

La tartine est salée, en vérité, Chignol,
Cette satire là n'est pas un rossignol ;
Les messieurs que tu peins pourront s'y reconnaître
Et seront peu flattés que l'enfer les fit naître.
Laissons ces avortons trompés dans leur calcul,
Tout cela ne vaut pas un coup de pied au....

COGNE-MOU.

PIERREVÉRONNADE LYONNAISE

Modèle de Causerie
à l'usage des Commencants

Les frères spirites que vous savez viennent de rendre aux cocodès de la France entière un service éminent. Depuis leur fameuse soirée, où le sifflet tint le haut bout de la conversation, l'expression « ramasser une veste » a été bannie de l'argot distingué. Les Parisiens, qui ont sans doute leurs raisons pour se croire et se dire les gens les plus spirituels de France et de Navarre, l'ont remplacée par celle-ci : « Rempoter une armoire. »

Mais, que les frères Davenport se consolent ! Ils sont en bonne et nombreuse compagnie. Qui de nous, en effet, n'a pas remporté sa petite armoire ? (Le thème est donné ; en avant les variations ! Cet ingénieux procédé, dont je ne fais guère usage qu'une fois par semaine, a contribué pour une large part au succès de mes causeries.)

Raphaël Félix, le père du peuple lyonnais, obligé d'abandonner une ville, dont le bonheur était sa seule préoccupation, remporte son armoire. — *Le Père Coquard*, dont le titre faisait bien augurer, remporte autant d'armoires qu'il paraît de numéros. — Le peintre X se prépare, avec le tableau qu'il doit envoyer à notre prochaine exposition, une armoire des mieux conditionnées. — Mes derniers ouvrages, bâclés entre une *lettre parisienne* pour le *Salut public* et un article pour le *Charivari*, le *Journal amusant* ou le *Monde illustré*, maisons honorables pour lesquelles j'ai toujours de l'ouvrage, ont été pour moi autant d'armoires remportées à-sez proprement. — Les taureaux avachis de l'Hippodrome, qui ne veulent pas *marcher à la course* ; les *Nouvelles*, journal à cinq centimes, qui promettait une impression de luxe ; les *deux Sœurs*, d'Emile, dont la femme, comme courriériste, m'aurait rendu quarante points de cinquante. — Armoires ! Armoires !! Armoires !!!

Sans compter les splendides armoires que MM. les diplomates et les économistes empilent journellement les unes sur les autres, et dans lesquelles il nous est interdit de fourrer le nez.

Les taureaux, dont je vous parlais quelques lignes plus haut, me fournissent une transition toute naturelle pour vous demander ce que vous pensez du dernier scandale paru, seconde édition de celui qui fit tant de bruit, il n'y a pas longtemps. Dans notre ville jadis si prude, ils se suivent et se ressemblent trop, hélas ! Et l'on voudrait que Guignol entourât sa trique de coton ! Allons donc ! Autant vaudrait permettre aux voitures de marcher la nuit sans lanternes ! Autant vaudrait chasser les médecins d'une ville envahie par le choléra !

A propos de collets ras, M^{me} La Mode continue à reculer au-delà du possible les limites de l'excen-

tricité (pardonnez-moi l'affreux calembour qui m'a servi de transition, mais je n'ai pas le temps de chercher autre chose, et vous connaissez mes principes : Hors de la transition, pas de salut ! Je vous disais donc que la Mode fait des siennes. Les ceintures de ces dames prennent des proportions à faire pâlir celle de notre belle ville de Lyon, qui a pourtant une ceinture de forts ; mais, ce qui est plus fort encore, ce sont les cheveux, toujours de ces dames, qui, de rouges qu'ils étaient, vont passer au vert-pomme. O pomme, tu en voudras donc toujours aux filles d'Eve !

Remarquez comme cette dernière exclamation est réussie. Si je le voulais, elle me permettrait de passer, sans autre transition, à Villaret, qui s'est fait entendre pour la première fois, à Lyon, dans *Guillaume-Tell*, l'homme à la pomme ; ce qui m'amènerait à causer théâtres et à vous entretenir de l'ouverture du théâtre de la Croix-Rousse, qui a débuté par un acte de charité, heureux début ! et de celui du Guignol de la rue Gasparin, notre homonyme au sucre d'orge. De ces temples de l'art dramatique et lyrique, je passerais aux luttes de l'Alcazar, en me permettant sur le nom de l'illustre Rossignol un petit jeu de mots bien pardonnable à mon âge ; puis, prenant la prose de l'éminent écrivain-orateur pour point de départ, j'irais glaner dans le champ de la littérature quelques nouvelles plus ou moins fraîches. Mais tout cela n'aurait pour vous qu'un intérêt des plus médiocres, tandis que je vais vous entretenir d'un événement bien autrement important, comme vous l'allez voir !

Cet événement, c'est l'apparition d'un livre qui fait déjà beaucoup de bruit dans Landernau. Titre : *Le Courriériste à la Ligne ou à l'Année* ; éditeur : Dentu, parbleu ! Prix : Trois francs. (Dans quelques semaines vous l'auriez pour deux francs ; mais, si vous devez le lire, je vous conseille, dans cette parenthèse confidentielle, de le lire de suite ; dans huit jours il n'en sera plus question.)

N'est-ce pas que j'ai bien fait de garder cette nouvelle pour le bouquet ? Et puis, j'aurais été embarrassé pour nommer l'auteur ; tandis que, maintenant, je vous dis, avec toute la candeur dont je puis disposer : « Mesdames et Messieurs, ce livre plein de verve et d'originalité, ce chef-d'œuvre d'humour, cette esquisse vivante de certaines mœurs parisiennes, dont Linossier aura la bonté de vous donner sous peu quelques extraits, sont de la plume avantageusement connue de... » (et je signe, à la ligne, en baissant les yeux et sans avoir l'air d'y toucher.)

PIERRE VÉRON.

Certifié conforme au manuscrit :

ALBÉRIC PREMIER.

FAUSSES NOUVELLES

La souscription du journal *le Progrès* pour procurer un drapeau à la mémoire du président Lincoln s'élève aujourd'hui à la somme vraiment remarquable de UN MILLION TROIS CENT CINQUANTE-NEUF MILLE FRANCS QUATRE-VINGT-DIX CENTIMES.

Cette somme sera exposée dans les bureaux de cet estimable organe de la publicité lyonnaise.

On paiera dix centimes pour la voir ; les voitures prendront la queue à Montluel (Ain).

Ce qu'il y a de plus beau, c'est que ce capital considérable a été fourni par DIX-NEUF souscripteurs à dix centimes, appartenant à toutes les classes de la société.

 Pour remplacer la musique qui lui est vainement demandée chaque dimanche, M. Rossignol-Rollin, directeur des luttes de l'Alcazar et d'une foule d'arènes, vient d'engager M. Nadar pour faire une conférence à propos de l'influence des bouts de cigare sur l'ascension des ballons.

Le Souper Lyonnais

Depuis quelques années, la multiplicité des rapports d'affaires, due en partie aux facilités de communication des voies ferrées, a obligé la fabrique lyonnaise en particulier et diverses autres branches du commerce et du négoce local à changer les heures traditionnelles de leurs repas quotidiens. Autrefois, on déjeunait, dînait et soupait à Lyon; aujourd'hui, on déjeûne et dîne, et le souper a disparu.

Notre intention n'est pas de discuter, dans cet article, le pour et le contre de ce changement, au point de vue commercial; à d'autres plus compétents que nous le soin de l'attaquer ou de le défendre.

Mais il est une conséquence morale qui est résultée de la suppression du souper de famille, qui nous a frappé, nous et beaucoup d'autres, et nous cédonas au désir de la soumettre à nos lecteurs, les laissant libres d'en apprécier la justesse ou de la taxer d'erreur, si notre appréciation n'est qu'un leurre de notre imagination.

Jadis, le souper était la véritable agape du foyer domestique; il réunissait la famille entière, et c'était avec une impatience inquiète que femme et enfants consultaient l'aiguille de la pendule qui allait bientôt marquer l'heure du retour de l'époux et du père. Elle sonnait enfin cette heure tant désirée, et bientôt un tintement de clochette ou le bruit d'une clé dans la serrure annonçait que l'être aimé, toujours ponctuel et laissant les soucis d'affaires, venait goûter le repos au milieu des siens, en leur apportant la joie et le bonheur!

Quel délicieux repas c'était alors! Combien la vie intime était douce dans ces bonnes heures de la veillée. — L'époux était vraiment l'ami, le confident de celle qui lui rendait en dévouement et en amour tout ce qu'il lui donnait en confiance et en affection. Là le père recueillait des baisers à profusion en échange des tendres caresses qu'il distribuait à sa chère petite famille. — C'était pendant ou après le souper que s'élabore le plan d'avenir du petit aîné ou que se discutait l'établissement de la grande demoiselle. Puis aussi c'était pendant cette réunion qu'on projetait la partie de plaisir du dimanche ou le petit voyage pour le temps des vacances.

Et, la prière en commun étant faite, la petite famille gagnait sa couchette, après avoir bien embrassé papa et maman.

L'époux, qui ne sortait pas le soir, parce qu'aucune raison ne l'appelait au dehors, et surtout parce qu'il se plaisait et était heureux chez lui, l'époux, disons-nous, achevait sa soirée dans un tête-à-tête intime, auprès de l'âtre, jusqu'à l'heure indiquée pour le repos. — La soirée ayant été bonne, on se couchait, on dormait bien jusqu'au lendemain, sans cauchemars, et on s'éveillait l'esprit frais et dispos pour la journée nouvelle.

Aujourd'hui, tout cela est bien changé. La journée du chef de commerce est tellement active et occupée, qu'elle ne lui laisse que peu ou pas de temps pour la vie d'intérieur.

Les comptoirs et magasins ouvrent à huit heures, le courrier se distribue peu de temps après, et tout chef de maison doit être à son poste dès l'ouverture, comme exemple d'abord, ensuite les affaires obligent.

Donc, le père de famille quitte son logis quand le plus souvent tout y sommeille encore, et il part sans avoir pressé sur son cœur sa femme et ses enfants.

Il déjeûne au café ou au restaurant; son domicile est éloigné, et le temps est précieux.

Enfin six heures, l'heure du dîner qui a remplacé l'ancien souper, six heures le ramènent sous le toit domestique. — C'est le seul instant qu'il puisse consacrer aux siens. — A la mère incombe toute l'éducation des enfants, les soins et la direction du ménage.

Eh bien, cet unique repas est abrégé autant que faire se peut; monsieur ne dîne pas, il dévore glougloument, il est préoccupé, absorbé, et ce n'est que par monosyllabes qu'il répond aux questions qui lui sont adressées; et si ses enfants viennent lui réclamer une caresse, vite il s'en débarrasse par un baiser impatient, tant il a hâte d'en finir.

Cette longue veillée que lui a faite le nouvel usage est devenue pour lui un ennui, une fatigue, une contrainte.

Pourquoi?... ah! c'est que Monsieur s'est créé de nouvelles habitudes: Monsieur va au Cercle... ou ailleurs. Il a commencé par s'absenter sous de fuyantes prétextes,

de temps en temps; puis cela est devenu un besoin, une nécessité.

Le dîner achevé, il part précipitamment, et la famille se trouve abandonnée à elle-même.

— Ah! cher monsieur, cela peut avoir de graves conséquences, prenez-y garde!

Il est libre!... Il court, il vole où de coupables relations l'attirent et se rend ensuite au Cercle.

Les Cercles sont une institution utile et agréable, nous en convenons; mais ils ont le tort d'être un temple où le dieu du jeu a des autels. Il est vrai que c'est en famille que les sacrifices lui sont offerts, ce qui est l'excuse et la garantie morale de ces réunions.

Monsieur joue!... il joue peu, davantage, puis des sommes.

Qu'il gagne ou qu'il perde, il se retire à minuit ou plus tard, souvent lorsqu'il est *décavé*!

Il rentre enfin chez lui, mécontent toujours, bourru fréquemment, furieux quelquefois.

Toute la famille est couchée et dort, et c'est pour lui une satisfaction, car ils ne seraient pas bien reçus ceux qui viendraient déranger le cours de ses idées ou l'assiéger de questions curieuses.

Enfin il délaisse son foyer, néglige sa femme, et ses enfants, s'ils savent qu'ils ont un père, ils ignorent, les pauvres petits, si ce père a un cœur dans lequel une toute petite place leur est réservée.

Hélas! souvent aussi cet homme qui jette à pleines mains l'or sur le tapis vert avec un sangfroid de commande est parcimonieux, mesquin pour son ménage; il compte, il lésine et refuse parfois à sa compagne l'argent nécessaire à sa toilette et à l'entretien des enfants.

Heureux encore quand son épouse ainsi dédaignée se trouve une âme vertueuse: elle souffre et ne se venge pas.

Mais si, par malheur, ses principes moraux sont fragiles, elle écoute le consolateur qui l'a dévinée, qui la plaint, la flatte et lui apporte, avec son amour, l'adultère et la honte pour elle, le ridicule et la punition pour son époux.

Disons tout de suite, pour ne pas attirer sur nous les foudres de la colère de la majorité de nos chefs de commerce, que ce tableau de mœurs, à peine ébauché, n'est que l'image de la minorité, malgré cela trop considérable, puisqu'elle existe.

Ah! si les maris voulaient consentir à rester au logis après le dîner, ou bien, si nous pouvions revenir à l'ancien souper lyonnais!

Oui!!!... Mais!!!...
 MADELON.

Avis-Guignol.

☞ **Une Cocotte abandonnée** prie son infidèle, en ce moment de passage à Lyon, de vouloir bien se présenter chez elle afin d'y absorber un demi-litre d'acide sulfurique acheté à son intention.

☞ **Le petit journal à deux sous** qui a omis de régler le compte d'un de ses rédacteurs, qui a vainement réclamé, est prié d'indiquer l'heure de l'ouverture de sa caisse pour que ledit rédacteur aille vérifier si la somme y est.

☞ **L'homme sérieux**, demeurant dans la rue de Bourbon, qui pose chaque jour sa cravatte blanche pour faire des signaux incongrus à sa voisine d'en face, est prié de cesser ce manège indécent, sous peine de révélations plus que compromettantes.

☞ **Les personnes** qui auraient l'intention de décéder à l'Hôtel-Dieu de Lyon sont priées de ne pas faire d'erreur dans le choix de leur cercueil pour ne pas exposer les parents d'une vierge à verser leurs torrents de larmes sur le corps d'une veuve de la Grande Armée.

LETTE DES ANTIPODES

Lorsque je suis parti, un de mes amis m'avait fourré dans le coin de ma malle un petit paquet soigneusement plié, en me disant: « Je vous mets là une demi-douzaine de décorations étrangères que j'ai obtenues à de bonnes conditions; ici cela ne servirait guère qu'à vous faire rire au nez par les gens d'esprit, — mais il est possible qu'aux Antipodes vous en tiriez quelque considération. »

J'avais complètement oublié cette recommandation, lorsque la découverte des insignes de gloire en question entre un étui à cigares et une paire de chaussettes, me donna l'idée de les utiliser, et, sans plus tarder, j'orna ma boutonnière d'une rosette chamarrée de couleurs aussi variées que celles d'un journal à convictions profondes.

Je peux dire sans exagération que l'effet fut foudroyant, car, à peine avais-je fait cinquante pas dans la rue qu'un décrocheur m'appela *M. le Comte*, et que je fus salué par un mouchard.

Le lendemain, je trouvais à mon hôtel vingt cartes de visite et quinze lettres d'invitation à des dîners, cercles, bals et comportant toutes pour suscription: *Au noble étranger*.

Décidément, me disais-je en dépouillant cette correspondance, les Antipodiens ne sont pas forts, et leur sottise n'a d'égale que leur politesse. Voilà trente ou quarante personnes qui me traitent de noble étranger grâce à deux centimètres de ruban multicolore, — et pas une d'elles n'a eu l'idée de penser que quelque *rosellé* qu'il soit, — un homme pourrait bien ne pas toujours valoir le gros lot de l'emprunt mexicain.

Ce n'est certes pas en France qu'un pareil charlatanisme aurait chance de réussite; — mes compatriotes ont l'esprit plus délié et le bon sens plus carrément assis: on ne leur ferait pas plus prendre M. Belmontet pour un poète que M. Gagne pour un député.

Je sais bien qu'il reste encore dans ma belle patrie quelques marchands d'orviétan, quelques héros de la quatrième page des journaux, quelques grands philanthropes qui laissent accoucher les femmes sur le pavé, quelques grands philosophes enrégimentés, quelques grands avocats qui défendent la veuve en *engueulant* l'orphelin et réciproquement, — on n'est pas parfait.

Mais, Dieu merci, le système du pouf et de la réclame tend à disparaître de nos mœurs, — et on ne trouvera bientôt plus un arracheur de dents qui ait assez de *mourgue* pour se poser en docteur célèbre.

Wilhem GIRL.

PENSÉES D'UN CANUT

Le peuple s'étonna, comme il se pouvait faire, Qu'un canut seul eût plus de sens Qu'une multitude de gens!
 (La Fontaine.)

A dix-huit ans, j'aurais préféré embrasser une femme que la profession de canut.

J'éprouve plus de plaisir à voguer au courant d'une onde pure que sur la place de la Croix-Rousse.

Les remords sont les *bardanes* de la conscience; ils la tiennent éveillée!

La politesse est le taffetas lustré de la société française.

Les déceptions sont les déchets de l'âme. Les fabricants nous octroient trois pour cent de déchets; la nature s'est montrée, à cet égard, plus généreuse que les fabricants.

La médecine est un art qui s'applique à rhabiller tant bien que mal les fils de notre existence.

On pourrait dire de beaucoup de canuses coquettes qu'elles soignent mieux l'*émail* de leurs dents que les *mailles* de leur remise.

Une femme sans corset est un métier sans harnais.

La calomnie est l'*impanissure* de la réputation. Le duel est le coup de *dresse* de l'honneur.

(La suite prochainement.)

PENSICULATOR.

Le Père Coquard, nous assure-t-on, est un journal appelé à une longévité sans fin, s'il est vrai qu'une subvention officieuse puisse être un brevet de vieillesse.

Louanges aux ennemis de Guignol!

Et les mauvaises langues prétendaient que la dernière goutte d'huile de sa lanterne avait servi à lui graisser ses bottes!

Oh! blague humaine, tu seras donc éternelle!

—

—

Bourse de Guignol

Le Journal de Guignol n'est pas, on le sait, l'organe des intérêts matériels. Sa verve s'accommode mieux au domaine de l'ordre moral et à une distribution de bois vert qu'à un compte-rendu de Bourse. Mais, pressé par les sollicitations des nombreux capitalistes qui se sont laissés entraîner à bourrer leur portefeuille des valeurs recommandées dans son numéro du 11 juin dernier, il se voit obligé de reprendre sa revue financière.

Il va donc traiter du report, du déport, de la prime dont dix et de la prime dont vingt. Il se mettra courageusement à l'œuvre pour satisfaire aux exigences les plus légitimes.

Nous choisissons dans notre volumineuse correspondance la lettre suivante, qui nous est adressée par un lecteur de province, que son éloignement empêche de fréquenter la Bourse:

Carpentras, 24 septembre 1865.

« Cher Guignol,

« De quoi vous occupez-vous? que faites-vous? Voici tantôt trois mois que vos lecteurs attendent impatiemment des renseignements sur la hausse et la baisse.

« Le 11 juin dernier, votre journal traitait *ex professo* et avec une supériorité de touche incontestable les valeurs courantes: Société générale des Cocodès réunis, — Compagnie lyonnaise des Cocottes, etc., etc.; aujourd'hui: mutisme complet. Cependant, éloigné du marché, il m'importe de connaître la tenue des Cocottes lyonnaises, dont je suis actionnaire, leur cours plutôt que leurs courses, bien entendu. Il faut que je sache comment se comportent les Cocodès réunis.

« La Caisse des Parfumeurs de Venissieu est-elle toujours prisee et en bonne odeur?

« Le grand Désinfecteur, par ses temps de choléra, est-il en voie de hausse?

« Vous comprenez combien il importe de répondre à ces questions.

« Que deviennent les Mines et Carrières de Saint-Coquin et Saint-Fripou, dont vous faisiez le plus grand cas et dont je me suis bourré, d'après vos recommandations? etc., etc. Si vous ne reprenez, et dans le plus bref délai, vos bulletins financiers, je me verrai forcé, quoique à regret, de me priver de votre feuille pour m'abonner à la Semaine financière, mieux renseignée.

« Sur ce, veuillez agréer, etc.

SAINT-TRICHARD.

Comme on le voit, pas moyen de reculer. Le Journal de Guignol vient de s'entendre et de traiter avec la maison Florin, Dolar, Pécuriaux et Cie, principaux banquiers de notre ville, pour donner chaque semaine un bulletin aussi exact que possible sur la situation des valeurs du marché lyonnais. Les variations importantes seront signalées; les causes des fluctuations y seront étudiées avec soin par le sieur Pécuriaux lui-même, passé maître en cette matière.

En outre, ne reculant devant aucun sacrifice pour que cette partie du journal soit à la hauteur de notre publication, le Journal de Guignol est assuré du concours de correspondants bien renseignés sur les principales Bourses, non-seulement du continent, mais du monde entier.

Pékin, le Kamtschatka, les Etats de la reine Pomarée, de l'empereur Soulouque, etc., etc., seront en relation suivies avec nous.

Nous nous chargerons des échanges de cocottes de ces différents pays (des actions s'entend). Enfin, à la demande générale, nous donnerons souvent une étude de mœurs de la Bourse, en respectant le langage technique. Les physionomies et les binettes les plus saillantes et les plus en vogue y seront esquissées et quelquefois saisies avec le dagueréotype si connu de Guignol.

En un mot, Guignol réparera le temps perdu. Il s'efforcera de contenter tout le monde, ou du moins presque tout le monde. A défaut d'autre mérite, il aura du moins celui d'être exact, de ne se passionner jamais pour aucune valeur; calme et impassible, il sera toujours fidèle dans ses portraits.

PÉCURIAUX.

BUGNES A L'EPERON

Un notaire, en traitant une affaire avec un braconnier, abandonna un reliquat de trois francs en se retenant une paire de canards sauvages pour l'appoint.

Au bout de quelque temps, le notaire ne voyant rien venir réclama ses canards au braconnier.

— Comment, vous n'avez pas encore reçu vos canards?

— Mais non.

— Enfin, monsieur, c'est étonnant. Il n'y a pas quinze jours que j'en ai vu passer un vol: il y en avait au moins cent; je leur ai pourtant bien recommandé de passer chez vous.

*

*

Le maître d'un des établissements que nous appelons tripots disait, il y a quelques jours, à ses intimes: « Les jeunes gens d'aujourd'hui sont tous dérangés. Mais voyez M. X..., un de ses fervents clients, — il ne court pas les femmes, il ne va ni au café ni au théâtre;... il apporte tout son argent ici... »

THÉÂTRES.

Théâtre Impérial. — On a repris *Faust*, à l'Opéra, et, à en croire les affiches, — deux représentations auraient usé le chef-d'œuvre de Gounod.

Nous ne tenons pas à être désagréable à M. Miral, — mais il nous est impossible de ne pas dire que l'Opéra est tombé sous lui.

Cet artiste n'a évidemment pas la moindre idée des personnages de *Faust*, et il faudrait supposer beaucoup de bonne volonté à Marguerite pour s'être laissé séduire par un amoureux aussi gauche et aussi emprunté.

Quant au ramage, hélas! il ressemble au plumage.

Une voix chevrotante, aucun style, une justesse souvent douteuse, voilà le bilan sans actif que nous a présenté M. Miral.

Espérons qu'il saura désormais se montrer moins second ténor, car autrement son admission aurait été une aussi mauvaise affaire pour le public que pour lui.

Cette insuffisance complète du ténor est d'autant plus regrettable que les autres artistes ont interprété l'œuvre d'une façon très satisfaisante.

Mme Gasc, à qui il manque peut-être un peu de grâce juvénile pour réaliser le type du poète, est, sans contredit, la meilleure Marguerite que nous ayons entendue depuis Mme Miolan-Carvalho. Sa voix franche, bien timbrée, a plus de puissance et d'ampleur que n'en exige l'emploi de première chanteuse d'opéra-comique.

Nous nous garderons bien de nous en plaindre; seulement, le défaut de ces qualités est qu'elles s'acquièrent parfois aux dépens de l'agilité et de la facilité des vocalises.

Ce n'est là d'ailleurs qu'un petit malheur, car si l'air des *Diamants* a révélé, sous ce rapport, quelques légères imperfections, le morceau final de la prison a été chanté avec beaucoup de vigueur et de passion.

Nous connaissons déjà M. Péric dans le rôle de Méphistophélès, qui est le meilleur de son répertoire.

Le diable de *Faust* lui convient beaucoup mieux que le diable de *Robert*, — et il est aussi à l'aise sous le manteau rouge de celui-là qu'il paraît parfois embarrassé sous le manteau noir de celui-ci.

Nous nous sommes toujours demandé pourquoi M. Péric ne s'était pas contenté de l'opéra-comique, où il serait excellent, au lieu de se perdre dans les profondeurs du grand-opéra, où il laisse souvent à désirer.

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier. A méditer.

Célestins. — Mardi dernier, les Célestins nous ont donné, au bénéfice de M. Laty, ces fameuses *Deux Sœurs* de M. de Girardin, seul, qui ont tant fait parler d'elles.

M. de Girardin est sans doute un journaliste de grand talent, un éminent publiciste, voire même un grand politique, mais il est à coup sûr un piètre auteur dramatique; il n'a aucune idée de la scène. Il a pris lui-même la peine de dire qu'il bâcle ses drames en trois matinées, et on s'en aperçoit bien. Si les *Deux Sœurs* étaient signées de tout autre débutant dramatique, la pièce serait tombée sans bruit sous le ridicule; mais, à cause du pavillon qui couvrait la marchandise, on a dû chercher quelle était cette idée nouvelle que M. de Girardin avait voulu adapter au théâtre, et il nous a appris lui-même qu'il a essayé de transporter sur la scène le réalisme de la vie.

Ces deux sœurs sont mariées, l'une à un homme porteur d'un beau nom, d'un beau visage, et qui aimant sa femme,

se croit adoré d'elle, M. de Puybrun; l'autre vieux, impotent, goutteux, méchant, tyrannisant sa femme, et que celle-ci aime par devoir. Vous pouvez voir ce qui va arriver: un beau brun se présente, M. le duc Armand de Beaulieu; il fait la cour à Valentine et la malheureuse, oubliant ses devoirs d'épouse et de mère, succombe, et succombe si bien, qu'elle ne demande plus qu'à abandonner son mari et sa famille pour aller vivre sous d'autres cieux avec celui que son cœur a choisi. Cette idée sourit peu à Armand qui, en homme un peu rassis, sait raisonner ses passions et ne partage pas du tout l'opinion de Mme de Puybrun sur cette nécessité de fuir son mari, lequel, soupçonnant l'infidélité de son épouse, vient de partir de Paris pour rejoindre les deux amants à Vichy. Enfin, Armand, séduit par les raisonnements et les théories sur l'adultère de Valentine, se décide à s'enfuir avec elle, mais... ils manquent le train; il n'y avait que M. de Girardin pour trouver cette ficelle dramatique.

M. de Puybrun arrive, apprend la fuite manquée, veut se battre avec Armand, qui refuse, se laisse insulter, cracher à la face, et finalement le mari outragé ne pouvant obtenir aucune réparation de l'amant, le tue et se tue ensuite... La toile tombe et la pièce aussi. Est-ce assez neuf et original cet adultère que nous avons vu et revu dans cent drames, sauf les coups de pistolet de la fin?

Ces trois malheureux actes sont en outre traversés par un bourgeois quelconque ami des deux sœurs, conseillant l'une, admirant l'autre, et par une Anglaise ornée de magnifiques cheveux rouges, chargée de l'élément comique de la pièce, et quel comique!

Tout cela est mal écrit, dans un style banal, plat, vulgaire, assaisonné de paradoxes et d'aphorismes à la Girardin, sans traits, sans esprit, escorté d'une foule de rengaines et de lieux communs vieux comme le théâtre: « Il y a assez de femmes qui se vendent sans me voler la miennette... l'honneur de mon nom... la mère de mes enfants... etc... » Il n'y manque que la croix de ma mère.

Quant à l'interprétation de l'œuvre, elle est assez faible; le rôle de Valentine n'est pas dans les cordes de Mme d'Herblay qui jouera toujours beaucoup mieux les amantes heureuses qui se marient au cinquième acte, ou les épouses chérissant leurs maris, que les femmes infidèles ou les Marguerite Gauthier.

M. Train est passable dans le rôle de M. de Puybrun, et enfin l'inévitable M. Laty a été chargé de celui du duc de Beaulieu. Décidément nous ne pouvons plus voir une pièce quelconque aux Célestins sans M. Laty, premier amoureux. Le public a protesté en temps et lieu, mais la Direction y tient, qu'y faire? Nous avons cependant reconnu à cet artiste un beau talent, celui de bien tomber. Il s'en acquitte à merveille dans les *Deux Sœurs*; impossible de mieux faire le mort. Néanmoins, sachons gré à M. Délestang de nous avoir fait juger cette élucubration du cerveau de M. de Girardin, autour de laquelle on a fait tant de bruit, trop peut-être.

Avec les *Deux Sœurs* on a joué une pasquinade en six tableaux, intitulée: *les Pantins éternels*, déterrée dans les vieilles de M. Clairville, et qui n'a pu provoquer le rire des spectateurs que par sa bêtise et les inepties dont elle est émaillée, et grâce aussi à la verve et au talent de Mlle Mathilde et de MM. Seiglet, Lamy et Martin.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

A bon entendeur, salut.

Camille. — Pour vous rendre service, il faut vous connaître. — Venez.

Nul-s'y-frotte. — Lisez notre avis.

Népomucène-Pasfort. — Nous avons avalé ton n° 4; nous mitonnons les autres.

Tringue-Bouteille. — Envoie toujours. — Mami: ne le fâche pas, l'auras de nanan; en attendant, reliche tes babines.

Franç-chasseur. — Vieux souvenirs, doux souvenirs: non pas à la fromagerie: mais nous étions deux pour le même sac.

Eraste. — Peinture de maître; — nous verrions avec plaisir le porte-plume; à défaut, envoyez un bouton des deux pour les reconnaître.

Truffier. — Est à l'étude.

Han-Retard. — Continue, et dis à ton cousin que son cousin promet; — laisse courir ta plume sans prétention et tu arriveras.

Gribouille. — Impossible à suivre dans la fange; les autres? ce serait un piédestal: pas si bête; Te n'auras de gandoises plus tard.

Jean Navet. — L'essai est bon; mais découpe la phrase: un peu de cascade.

Jullia. — Envoyez toujours.

L'hérisson. — Qui est-il? Envoie l'autre et aussi tes notes.

Basilic. — Hélas! nous sommes dévorés par les vers (sans jeu de mot).

L'Imprimeur-Gérant, LABAUME.